

Et cela l'effrayait. Elle avait résolu d'en parler à Claudine. Lorsque sa sœur rentra, elle dit à Georges :

—Excusez-nous, monsieur Georges, j'ai à causer avec Claudine.

—Vous serez longtemps ?

—Non.

—Vous revicndrez ? dit-il d'un ton si suppliant et d'une voix si douce qu'elle alla droit au cœur de la jeune fille.

—Oui monsieur Georges, nous revenons tout de suite.

Sa tristesse disparut. Lucienne entraîna Claudine dans la cour. Sur le seuil, les soldats astiquaient leurs armes et blanchissaient leur ceinturon. Le sergent Frantz Schuller la regarda passer d'un œil distrait ; il pensait sans doute à sa bonne femme Catherine et aux trois petits, qu'il voudrait tant revoir, si quelque balle française ne l'en empêchait pas. Il fumait une pipe de porcelaine à long tuyau, sa casquette sans visière lui couvrant la moitié du front, le pantalon dans les demi-bottes, bien sanglé, prêt à la parade. La veille, il avait écrit dans son carnet :

“ Il y a huit jours, un camarade a été retrouvé mort dans le bois. Hier, un autre, tué d'un coup de fusil, et comme le premier, d'une balle allemande. Les officiers font une enquête. Si cela se répète et si nous ne découvrons pas le coupable, nous brûlerons Garches ! ”

Et lorsque Claudine était arrivée tout à l'heure, elle n'avait trouvé, dans la salle à manger, que Georges et Lucienne. La vieille de Montmayeur n'était pas encore descendue de sa chambre, malgré l'heure. Lucienne, inquiète, était montée chez elle.

—Vous n'êtes pas malade ?

—Non, fatiguée, j'ai mal dormi. Laissez-moi.

En sortant, Lucienne remarqua que les vêtements de la bonne femme étaient salis d'une boue noirâtre, que les souliers aussi étaient maculés de boue et que, même, sur cette boue étaient attachés des feuilles mortes et des débris de fougères. Claudine et Lucienne s'éloignèrent de la fabrique et quand elles furent certaines de n'être pas entendues, elles s'arrêtèrent.

—Tu as quelque chose à m'apprendre ? dit Claudine.

—Non, ma sœur, j'ai à te prévenir d'un danger.

—Un danger ? Que veux-tu dire ?

—Claudine, il faut, malgré tout le mal que cela me fera, que tu viennes moins souvent à la fabrique.

—Pour quelle raison ?

—Tu n'as rien deviné ?

—Je te le jure.

—Tu n'as pas remarqué comme Georges te regarde, comme il pâlit lorsque tu le quittes, comme il rougit et pâlit tour à tour lorsque tu le rejoins ! Tu n'as pas remarqué combien sa vie a soudainement changé depuis quelque temps et tu n'as pas fait l'observation que ce changement coïncidait avec ta première visite ?

Claudine était rougissante. Elle balbutia :

—Ainsi tu penses ?

—J'en suis certaine. Il t'aime.

—Le pauvre garçon. Si malade, si faible ! Car on peut le plaindre, lui. Je suis bien sûre qu'il n'est pas le complice de son frère. Et il est si prévenant, si bon, si tendre.

—Ainsi tu ralentiras tes visites peu à peu, et tu cesseras, à la fin.

—Oui, puisque tu l'exiges, fit-elle avec un léger soupir.

Le lendemain et les jours suivants, pas de Claudine. Georges s'en inquiéta.

—Elle est un peu souffrante, dit Lucienne.

Puis il la revit, mais à de rares intervalles. Il s'en plaignit. Quand elle ne vint plus, il resta plusieurs jours silencieux, près du foyer, les mains tendues à la flamme, tous ses membres parcourus par les frissons de la fièvre. Puis il se mit au lit.

—Il est très mal, dit la vieille à Lucienne. Il a le délire. Il ne prononce qu'un nom : celui de votre sœur.

Lucienne rappela Claudine. Elle accourut. —Reviens, dit-elle. Ton absence prolongée plus longtemps le tuerait. Il n'est pas coupable, lui, il faut l'épargner.

Et en effet, quelques jours après, Georges guéri reprenait sa place entre les deux sœurs et souriait à Claudine. Et celle-ci, sous l'infinie douceur de ces yeux qui la dévorait, sentait aussi s'en aller son cœur. Cette faiblesse l'attrait. De même qu'en lui il y avait l'affection d'un père et d'un frère, de même en elle, pour ce pauvre déshérité, condamné à mourir jeune, pour ce févreux dont le sang brûlé ne vivifiait plus l'organisme, Claudine concevait une tendresse maternelle. La nature la prenait par ce qu'il y a de plus saint et de plus noble chez la femme, par la pitié. Cet homme de trente ans était-il un homme ? N'était-ce pas plutôt un grand enfant, auprès de l'anéantissement duquel la florissante vigueur de la jeune fille formait un singulier contraste ? La nature conçoit ainsi d'inexplicables et mystérieuses alliances.

—Prends garde, lui disait Lucienne, prends garde !

Mais Claudine, gravement, un pli au front, répondait :

—Vois-tu, Lucienne, Dieu avait ses desseins profonds en m'amenant dans cette famille. Toi, tu y es entrée pour la perte de Jean de Montmayeur. Il est marqué pour la mort et l'infamie, celui-là ! Mais moi, n'y serais-je pas entrée pour sauver Georges ? Tu prendras à cette mère un de ses fils. Moi, je lui rendrai l'autre.

Lucienne attira sa sœur dans ses bras.

—Tu l'aimes déjà ? demanda-t-elle à voix basse.

—Quand je le vois si heureux près de moi, quand je reçois sur les yeux son regard reconnaissant et bon, mon cœur se fond. Je l'aime.

Lucienne ne dit plus rien. Elle réfléchissait, rapportant tout à sa pensée fixe. Elle se disait :

—Qui sait si cet amour ne me servira pas ?

Depuis quelques jours Georges semblait vouloir parler en secret à Lucienne et sur le point d'ouvrir les lèvres il se taisait. Alors il paraissait effrayé en contemplant la jeune fille, comme s'il la voyait menacée d'un danger qu'elle ne soupçonnait pas et dont il aurait voulu l'avertir. Un soir qu'il était seul avec elle, timidement il dit :

—Lucienne, je voudrais vous adresser quelques questions.

—Parlez, monsieur Georges, je suis prête à vous répondre, fit-elle un peu surprise et la curiosité tout de suite surexcitée, car la voix du malade était plus tremblante que d'habitude.

—Vous ne vous fâchez pas de ce que je vous demanderai ?

—Non, car, je suis assurée que vous ne me direz rien que je ne puisse entendre.

Georges baissa la tête et réfléchit longuement. La grande salle à manger, où toujours la famille se réunissait n'était éclairée que par une seule bougie, placée sur la table, tout au fond. La flamme dansait dans le foyer et envoyait contre les murailles des lueurs sanglantes. Lucienne attendait impressionnée malgré elle.

—Je n'ai pas le droit, dit le févreux, de pénétrer le secret de votre cœur, cependant je voudrais savoir pourquoi vous avez quitté les Doriat qui vous aimaient, qui vous ont adoptée et qui vous considéraient comme leur fille.

—Marie Doriat et ses fils m'ont chassée de chez eux.

—Pourquoi ?

—Parce que je sortais souvent avec Jean.

—Ils détestent donc mon frère ?

—Je ne sais, mais j'étais fiancée à Gauthier Bourreille, et ils aiment Gauthier.

—Gauthier devrait être leur ennemi, depuis le crime.

—Gauthier croit à l'innocence de Doriat.

—Qui serait donc le coupable ?

—On ne sait.

—Ainsi, Lucienne, vous aimez mon frère ?

—En douteriez-vous ? dit-elle, éludant la question.

—Voulez-vous me permettre de vous donner des conseils ? J'en suis pas très vieux mais la maladie et la douleur comptent les années doubles et donne de l'expérience.

—Je vous écoute monsieur Georges.

—Si vous n'aimez pas encore mon frère, s'il est temps d'arrêter votre cœur sur la pente où il

se trouve, tant mieux, Lucienne, car je ne pense pas que mon frère puisse faire votre bonheur.

—Croyez-vous qu'il ne m'aime pas ?

—Oh ! pour cela, il est passionnément épris de vous. Ecoutez-moi, Lucienne, et ne vous étonnez pas si je vous parle ainsi, chacune de mes paroles est dictée par l'affection que vous m'avez inspirée et par l'amour profond que j'ai pour votre sœur, amour que vous avez deviné toutes deux, mais que je ne lui avouerai pas. Non, Jean ne peut faire votre bonheur, Lucienne. Il est rude, il est égoïste, il vous sacrifiera, au bout de quelques jours, à son ambition effrénée, à son désir de faire fortune.

—Son ambition, ne puis-je la partager ? Et ne puis-je l'aider à réaliser ses rêves ?

—Non, ce n'est pas possible ce n'est pas possible, dit-il, se laissant aller tout à coup à la plus vive émotion. Vous si belle, si distinguée, si pure, vous, Lucienne, dont je découvre tous les jours les grandes qualités, vous ne pouvez être la femme de Jean de Montmayeur.

Et le non : Jean de Montmayeur, il l'avait prononcé avec une sorte d'horreur, comme s'il n'avait pas été celui de son frère.

—Depuis que vous faites partie de notre famille, reprit le malade avec véhémence, vous avez dû étudier le caractère de Jean. Combien il est différent du vôtre ! Inégal, tantôt gai, d'une gaieté nerveuse, tantôt sombre et triste. Il n'aime personne, ni sa mère ni moi. Vous, il cessera de vous aimer dès que sa passion sera satisfaite. Il n'aime que lui ! Il ne rêve que grande fortune et dépenses effrénées. Vous êtes modeste dans vos goûts. Votre vie, auprès de lui, serait une éternelle souffrance. Je vous supplie, Lucienne, ne l'aimez pas, ne l'aimez pas !

—Il est trop tard.

—Trop tard, allons donc ! Puisque je vous dis que vous ne pouvez pas l'aimer ? Vous ne pouvez pas courir à un malheur certain ? Ce serait appeler la foudre de gaieté de cœur.

—Qu'est-ce donc que vous craignez ? fit-elle, ayant son entière présence d'esprit et devinant de mystérieuses et redoutables angoisses dans les restrictions du malade.

—Je vous montre un danger, je vous découvre un précipice. Vous ne voyez donc pas que Jean ne vit pas de notre vie, qu'il n'y a pas entre lui et nous une pensée commune.

—Moi, je ne suis qu'une femme et je suis instinctivement mon cœur. Nous sommes faibles, nous autres, lorsque notre cœur parle. Les hommes commandent mieux à eux-mêmes. Pourquoi ne dites-vous pas à votre frère ce que je viens d'entendre, et n'essayez-vous pas plutôt de l'éloigner de moi ?

—Je l'ai voulu, Lucienne, je l'ai voulu. Je lui ai dit : “ Tu as tort d'arracher cette jeune fille à sa famille d'adoption. Tu as eu tort de l'amener ici. Je te défends de l'aimer, car en l'aimant tu feras son malheur. ”

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Ah ! si vous aviez vu son insultant sourire, si vous aviez entendu ses paroles ironiques, vous auriez vu en quel mépris il me tient, quelle est ma faiblesse et comme je suis impuissant auprès de lui ! Et comme je résistais quand même, il m'a jeté dans un fauteuil, en me tenaillant les poignets, et les yeux tout près des miens, il m'a dit froid et calme, que je ne serais jamais un obstacle à ses projets. Malheur sur moi si je m'élève contre lui ! Ah ! vous ne connaissez pas mon frère !

Et Lucienne pensait :

—Oui, voilà bien l'homme qui a assassiné Bourreille !

Avec des larmes plein les yeux, Georges continuait :

—Lucienne, il ne peut vous arriver de plus grand malheur que d'épouser mon frère. Fuyez notre maison. C'est la maison maudite. Ecoutez la parole d'un pauvre homme qui est trop près de la mort pour mentir. Maudite, notre maison. Maudits les Montmayeur. La foudre tombera sur nous, un jour, il ne faut pas qu'elle vous frappe, vous l'innocente, la pure. Fuyez. Dissiez-vous, comme lorsque vous étiez toute petite, c'est vous qui me l'avez raconté, dissiez-vous mendier le long des routes, dissiez-vous coucher dans les prés et les bois, être chassée des fermes parce